

incertaine et précaire. Si, à cette époque, l'armée française n'avait pas été en mesure de faire face à l'ennemi, la bataille de la Marne, au lieu de finir en victoire éclatante, ne serait terminée par une défaite irréparable. A cette heure décisive, c'est l'armée française qui a été l'avant-garde des armées de l'univers et s'est fait décimer pour le salut de tous. C'est elle encore qui, les semaines suivantes, a lutté de vitesse avec l'envahisseur dans la fameuse course à la mer et qui a remporté cette victoire de l'Yser qui a protégé non seulement les côtes françaises, mais les côtes anglaises, et a laissé à la Grande-Bretagne le temps de recruter et d'organiser ses troupes métropolitaines et coloniales. Plus tard, en 1916, lorsque l'Allemagne s'est ruée sur Verdun pour tâcher d'ébranler et de crever le front des alliés, c'est encore l'armée française qui a soutenu le choc et qui a passé presque tout entière dans la " noria " de Pétain pour arrêter l'ennemi sous les murs de la place lorraine.

Plus tard encore, en mars 1918, lorsque lord Milner a été envoyé en France par le Cabinet de Londres, quelle était la situation ? L'éminent ministre britannique l'a dépeinte lui-même dans le memorandum qu'il a adressé, le 26 mars 1918, à son Gouvernement : " Le grand mystère était l'effondrement de la cinquième armée, qui restait jusqu'alors inexplicable. Par suite du degré de désorganisation de cette armée et du fait que les communications étaient coupées de toutes parts, il était difficile de se rendre compte de ce qui s'était passé. D'une façon générale, on ne pouvait douter, cependant, que cette armée ne fût brisée et qu'une brèche n'eût été ouverte entre le flanc droit de la troisième armée et les Français. " C'est à la suite de cette rupture, qui pouvait entraîner un désastre, qu'eurent lieu les entrevues de Compiègne et de Doullens, et que le général Foch fut chargé par les Gouvernements britannique et français de coordonner l'action des armées alliées sur le front Ouest. Quelques jours après, cette première mesure aboutissait à sa conclusion logique, et Foch était nommé général en chef des armées alliées. On ne contestera point, je pense que l'unité de commandement et le génie militaire de Foch aient été pour quelque chose dans le succès final.

LA PART DE LA FRANCE DANS LES SACRIFICES COMMUNS N'EST PAS MOINDRE

La France a donc le droit de revendiquer une large part dans l'honneur de la victoire ; et elle a, hélas ! subi une part non moins large des sacrifices communs. C'est elle qui, de toutes les nations, a eu non seulement la proportion la plus élevée, mais le chiffre absolu le plus fort d'officiers et de soldats tués à l'ennemi. Restée sur la brèche du commencement à la fin, appelée à faire, aux moments critiques, les efforts les plus vigoureux, elle a payé de plus de quatorze cent mille morts les incomparables services qu'elle a rendus à la coalition. Que les Puissances alliées montrent leurs listes funèbres ! Elles ne sont, sans doute, pas moins glorieuses que les nôtres, mais elles sont toutes singulièrement moins longues, et l'Empire britannique tout entier, avec le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Indes, reste loin derrière nous, à distance de plusieurs centaines de mille de vies humaines. Et, sans doute, Londres a reçu, comme Paris de sinistres visites aériennes, mais c'est sur le sol de France qu'on s'est battu ; ce sont les Flandres, la Picardie, la Champagne, la Lorraine, qui ont été, pendant plus de quatre années, le théâtre ensanglanté de la guerre. Nos villes et nos villages ont été détruits, tantôt par les obus allemands, tantôt, quand telles étaient les nécessités militaires, par les projectiles des armées alliées. Plusieurs de nos plus belles provinces ont été saccagées et ruinées pour que fussent sauvées, tout à la fois, la liberté de la France et la grandeur de l'Angleterre. Nos provinces du Nord et de l'Est sont restées, durant toutes les hostilités, le champ de bataille de l'univers. Elles ont, pour ainsi dire, appartenu indivisément aux armées alliées, qui y ont vécu, cantonné, combattu ; et, si ces armées ont ensemble repoussé l'étranger, si la coopération britannique et américaine a grandement facilité cette œuvre de libération, notre territoire a été le rempart, le glacis ou la tranchée, qui ont protégé, comme disait le président Wilson, la frontière de la liberté.

LE TRAITÉ DE PAIX ET L'ÉGOÏSME DE NOS ALLIÉS

La victoire est venue, et nous avons pavé nos ruines. Nous étions en droit d'espérer que